

## Admission au Collège universitaire session 2015

### Copie épreuve de littérature et philosophie

(Coefficient 2)

#### Sujet 2 : Alexis de Tocqueville, *De la démocratie en Amérique*

Les œuvres des philosophes du siècle des Lumières, telles que De l'esprit des lois de Montesquieu ou Du contrat social de Rousseau, posent les fondements de la démocratie, marqués notamment par le rejet de l'obscurantisme religieux. Alexis de Tocqueville dans l'extrait de *De la démocratie en Amérique*, tandis que la France en 1840 est une monarchie constitutionnelle, s'interroge sur le rapport entre démocratie et religion. Les religions, c'est-à-dire des ensembles de pratiques et croyances partagées au sein d'un groupe donné, ne sont-elles pas nécessaires aux hommes vivant sous un régime fondé sur l'égalité ? L'auteur énonce d'abord le défaut du principe d'égalité (l.1-4) que les religions, par leurs exigences, permettent de compenser (l.5-10). Enfin Alexis de Tocqueville énonce sa thèse, établissant ainsi le lien entre religions et peuples démocratiques.

L'égalité, principe indissociable de la démocratie, développe chez les hommes des « *instincts fort dangereux* ». Le fait que tous les hommes jouissent des mêmes droits et libertés entraîne, selon l'auteur, un certain comportement néfaste, une tendance à ne s'intéresser qu'à sa propre existence : « *ne s'occuper que de lui seul* ». Cela s'apparente à un narcissisme, un isolement face à autrui. Ainsi, toute solidarité entre les hommes risque d'être dissoute. Mais l'auteur ne pose pas ce principe comme négatif : il l'admet comme porteur de « *grands biens* ». Son ton, des lignes 1 à 3, n'est pas catégorique. Il souligne ainsi ce qui semble être une tendance : « *suggère* », « *tend à* ».

La seconde phrase (l.4) est davantage formelle, c'est une affirmation accentuée par l'adverbe « *démesurément* ». En effet selon l'auteur, l'égalité ouvre plus que nécessaire l'âme – c'est-à-dire l'esprit, les sentiments et inclinations – à l'amour des biens et possessions matérielles. En d'autres termes, elle confère à l'homme un caractère superficiel en opposition à la spiritualité que porte la religion.

Alexis de Tocqueville aborde ainsi la notion de religion, dont il oppose les répercussions sur les hommes avec celles de l'égalité, ou du régime démocratique. Il parle donc d'« *instincts tout contraires* ». L'auteur n'évoque cependant pas une religion spécifique mais des religions en général. Ce n'est ainsi pas l'objet de croyance dont il est question, mais ce que ces croyances entraînent dans les comportements humains. En effet, la religion pose des enjeux différents des biens matériels, « *au-delà et au-dessus des biens de la terre* », de l'ordre de l'impalpable, ce qui est transcendant à l'homme. L'auteur fait ici référence au devenir des hommes après leur mort, dont les religions s'emparent et tentent d'expliquer. Ainsi, « *l'objet des désirs* » est celui, dans la religion catholique, du Paradis. L'homme est de ce fait habité par la foi, un sentiment qui échappe au domaine du perçu. Cet instinct diffère donc de celui que la démocratie est susceptible d'entraîner.

Alexis de Tocqueville expose ensuite le deuxième comportement qu'inspirent les religions : l'altruisme. Les religions posent systématiquement des « *devoirs* », un ensemble de règles à suivre pour se rapprocher de la

divinité dont il est question. Ces dernières sont en constant rapport avec autrui, avec « *l'espèce humaine* ». Les dix commandements de Dieu dans La Bible en sont un bon exemple car ils impliquent souvent les relations à entretenir avec les autres hommes. De même Le Coran, livre sacré de l'Islam énonce des règles similaires. Elles tirent ainsi le croyant de « *la contemplation de lui-même* », de son narcissisme. Il est intéressant de constater ce que l'auteur considère être « *le plus grand avantage* » des religions, à savoir les instincts qu'elles inspirent aux hommes. Souvent, les religions sont perçues comme utiles pour différentes raisons : Bossuet, par exemple, décrit la Foi comme étant la clé pour percevoir un sens à l'histoire. Pour Alexis de Tocqueville, elle permet de se détacher des biens matériels et de s'ouvrir aux autres hommes.

Ces caractéristiques sont assimilables pour l'auteur aux religions « *les plus fausses et les plus dangereuses* ». Par fausses, il entend peut-être les religions vouant un culte aux idoles, décriées par la religion catholique. Les dangereuses peuvent se référer aux sectes, déjà présentes au XIX<sup>ème</sup> siècle. Ainsi, même ces religions ont le pouvoir de changer les comportements des hommes. L'auteur, à la suite de ce constat, expose sa thèse.

Alexis de Tocqueville décrit « *les peuples religieux* », les hommes suivant un ensemble de règles et habitués d'une croyance, comme supérieurs par essence aux hommes qui suivent les principes démocratiques, dans le domaine de la spiritualité et du rapport à l'autre. Si la démocratie assure le principe d'égalité, la religion semble contribuer à une attitude de fraternité. Ainsi, ils sont complémentaires. Concilier religion et démocratie permet aux hommes d'être égaux entre eux sans être indifférents : il s'agit donc d'une alliance importante. L'auteur insiste sur la nécessité qu'ont les hommes de « [garder] *leur religion* », une formulation qui invite à la réflexion. En effet les termes de foi et de croyance ne sont pas employés, et aucune divinité n'est évoquée. La religion apparaît ici comme un ensemble de pratiques et de règles, une manière de penser. Il s'agit presque d'un caractère que l'on choisit d'adopter, qui se définirait par une ouverture sur le monde et un remède contre le caractère superficiel des hommes. L'auteur considère que l'égalité ne doit pas être un frein à l'ouverture sur autrui et ainsi la générosité et la recherche de spiritualité.

L'extrait qui nous est donné à étudier expose ainsi une thèse selon laquelle les religions sont indispensables au sein d'une démocratie. Pour l'auteur, elles contribuent à ouvrir l'esprit des hommes et à les détacher de la superficialité. Elles permettent d'assurer un rapport avec autrui. Il ne parle pas de Dieu mais des religions : les pratiques associées, les comportements qu'elles encouragent. L'auteur admet donc l'existence de plusieurs religions, contrairement à d'autres philosophes qui, au XIX<sup>ème</sup> siècle encore, la considéraient illégitime.